

Raphaël Zarka / Régis Perray

L'un expose cet automne à la galerie Edouard Manet de Gennevilliers, l'autre au centre Micro-onde de Vélizy-Villacoublay. L'un a intégré une réflexion approfondie sur le skate-board à l'intérieur de son activité artistique, l'utilisant parfois comme un prisme pour voir le monde et y trouver des formes. L'autre passe un bonne partie de son temps à balayer la rue ou les musées, et a fait des « arts ménagers » le cœur de son « travail ». Raphaël Zarka et Régis Perray ne se connaissent pas, sinon de nom et d'œuvre, ils n'ont même jamais été conviés à exposer ensemble. Occupés chacun à préparer leurs expositions personnelles de septembre, il leur a même été impossible se rencontrer cet été à l'occasion de cet article. Alors comparaison incongrue, rapprochement déplacé ?

Méthode : il s'agirait ici de tenter un chassé-croisé entre deux artistes aux œuvres et aux poétiques évidemment très différentes, mais qui ont peut-être en commun une manière de s'appropriier des façons d'être en ville. Car on ne vit pas dans l'espace urbain, comme s'il s'agissait d'un milieu naturel, mais on le pratique. On en utilise les moyens de transport de manière variée, on négocie avec ses architectures, on y évalue des distances, on y projette des trajectoires, on varie et module nos vitesses de déplacement, et ainsi chacun de nos déplacements en ville peut-il apparaître comme une sorte de « montage » effectué dans l'espace de ses réalités diverses et possibles.

Cette idée du « montage », l'artiste Raphaël Zarka la trouve éminemment présente chez les adeptes du skate-board : « *Bien qu'il existe aujourd'hui de nombreux espaces divers prévus à son effet, écrit-il dans l'un des deux petits ouvrages qu'il a déjà consacrés à ce sujet qui nourrit en profondeur sa propre réflexion artistique, le skateboard est avant tout une pratique urbaine. Plus précisément une pratique « de l'urbain » dans le sens où le terrain est véritablement la ville, ou du moins un montage parmi la diversité de ses matières et de ses formes (...). Le skateur utilise autant le mobilier urbain (bancs, poubelles, bornes d'incendies...) que l'architecture (surfaces planes ou courbes, marches, margelles)* ». Fort de cette réflexion, Raphaël Zarka a ainsi réalisé la vidéo *Riding Modern Art*, compilation de ses séquences vidéos glanées sur Internet ou dans des films de skate-board, et montrant des skateurs en train de glisser sur des sculptures modernes installées dans l'espace public : le skateur apparaît alors comme une autre figure de l'artiste, revisitant l'objet sculptural déposé en ville, révélant ses courbes et ses surfaces, inventant de nouvelles trajectoires sur l'histoire de l'art incarnées par ces œuvres monumentales : « *Le skate repousse toujours plus loin les frontières du praticable, il dynamise les formes* », ajoute encore Zarka. Portrait de l'artiste en skateur.

Portrait de l'artiste en balayeur : une grande partie du travail de Régis Perray consiste à nettoyer des sols. Et plus encore à « *Déblayer, Jeter, Ranger, Balayer, Curer, laver, Astiquer* », titre programmatique de sa première exposition personnelle. Invité en 2002 au musée des Beaux-arts de Nantes, il n'expose aucune œuvre sur les murs, mais se livre à une action de longue haleine : pendant un mois et demi, chaque jour de la semaine et aux heures d'ouverture du musée, il s'attache à en faire briller les parquets en glissant pieds nus sur des patins de laine. Le titre de cette œuvre enjolive son action d'une petite prouesse sportive aux qualités esthétiques mineures : « *Patinage artistique au Musée des Beaux-Arts de Nantes* ». On pourrait trouver cela fou, absurde, et d'une certaine manière ça l'est. Mais on pourrait se souvenir d'une photo de Man Ray et Marcel Duchamp : « *élevage de poussière* ». Et se dire aussi qu'avec ces arts ménagers, Régis Perray fait à la fois figure de héros et de loser, outsider complet d'un milieu de l'art en réalité très concurrentiel. C'est dire qu'il ne s'agit plus ici de pratiquer un art mineur, comme le font beaucoup d'artistes contemporains, mais d'aller au bout de la bassesse des corps de métiers, et ce faisant d'embrasser cette déconsidération sociale, cette misère de position dirait Bourdieu, qui frappe d'invisibilité les « agents d'entretien » de nos rues et villes. « *Je suis d'origine très modeste, fils d'ouvrier portugais, et quand mon père a vu la première fois que ma pratique artistique, à la sortie de plusieurs années d'études à l'école des Beaux-Arts, consistait à nettoyer le sol d'une église ou de mon propre atelier, ça a été évidemment très difficile pour lui, et complètement incompréhensible* ». Cette basse activité, Perray est d'ailleurs allé la confronter aux Pyramides d'Égypte, qu'il a tenté d'aller balayer. Tâche impossible pour notre anti-héros, qui s'est contenté de déblayer les détritres au pied du Sphinx immémorial. Mais qu'on ne se méprenne pas là encore : Régis Perray n'est pas le nettoyeur de service de l'art contemporain, et son but n'est pas de retrouver une mythique pureté du monde. Son geste artistique s'ouvre à des significations plus ouvertes, politiques, sociales, philosophiques aussi, quand il expose dans une chapelle les outils du fossoyeur, un autre agent d'entretien : « *Mon rapport au sol est aussi lié à mon rapport à la mort* », confiait-il en 2007 à Jean-Marc Huitorel.

Si la mort n'est pas directement en jeu chez Raphaël Zarka, l'artiste s'intéresse quant à lui aux « *Formes du repos* », titre d'une collection d'objets en béton perdus dans la nature ou dans des terrains vagues, lieux autrefois dédiés au mouvement, mais tombés en désuétude : skate-parks abandonnés, brise-lames en béton, rails d'aérotrain inutilisés... Autant de ruines modernes donc, formes gigantesques maintenant qu'elles sont « *déconnectées du continuum béton-goudron de l'urbanité* ». Par leur matière bétonnée et leurs formes durement géométriques, ces objets lui apparaissent enfin comme des « *sculptures involontaires* », minimales et abstraites. Là encore, mais avec une prise de distance beaucoup plus grande, la pratique première du skate-board permet à Zarka de repérer ces formes presque familières : « *Le skateboard a façonné le regard de ceux qui le pratiquent (...). Les*

petits skateurs qui infestaient, il y a 20 ans déjà, les places publiques, ceux qui construisaient des mini-rampes dans le jardin de leurs parents, sont aujourd'hui en âge d'exposer ». Et continuant encore plus loin sa quête, il est allé chercher à la recherche des rhombicuboctaèdres, complexe figure géométrique dont il a retrouvé une variante architecturale à Minsk : haute de 22 étages et 72 mètres, la Bibliothèque nationale de Biélorussie est le plus grand et le plus surprenant rhombicuboctaèdre au monde, sur laquelle il présentera donc à la Galerie Manet de Gennevilliers un film inédit.

Dernier passage de témoin : de même que le skate-board a lancé Zarka sur le repérage de formes, de même la réappropriation artistique par Régis Perray des gestes du nettoyage fait retour vers le monde. Une « forme du repos » d'ailleurs présente dans l'œuvre de Régis Perray, c'est évidemment la benne de chantier. Vaste poubelle où s'accumule les gravats des immeubles en démolition ou en travaux. Son exposition au centre Micro-onde de Vélizy-Villacoublay prendra d'ailleurs la forme d'un espace en chantier. Et de même qu'il fait régulièrement le portrait des éboueurs, balayeurs et agents d'entretien des villes, d'ordinaire frappés d'invisibilité sociale, Perray photographie régulièrement des bennes de chantier au gré de ses déambulations urbaines. Sauf qu'elles ne sont pas pour lui des formes géométriques abstraites, éperdues et déconnectées de la ville, mais au contraire le réceptacle vivant des travaux en cours. Non pas des ruines modernes, mais les monuments du présent continu.

Jean-Max Colard